

Elle suit son chantier jusqu'en Afrique



Mireille Keïta (au centre) a été accueillie telle une star par les habitants du village de Sikoro, et en premier lieu par Alima (au centre en rouge). DR

SOLIDARITÉ Où va réellement l'argent récolté à Baulmes lors du festival Yelen? Mireille Keïta s'est envolée pour son pays d'origine afin de vérifier la bonne utilisation des fonds qu'elle a récoltés dans le Nord vaudois. Et elle a eu droit à quelques surprises... (lire aussi en pages 8 à 10)

TEXTES : CHRISTELLE MAILLARD

Avec plus de 220 kilos dans ses valises, le moins que l'on puisse dire, c'est que la Baulmérane Mireille Keïta est revenue du Mali les bras chargés de cadeaux et le cœur rempli de soleil. Et encore, elle n'a pas ramené les coqs et le bélier qu'elle a reçus sur place... Pourtant, ce n'était pas pour déballer des présents qu'elle s'est rendue à Sikoro fin décembre-début janvier, bien au contraire. Son objectif était de voir l'avancée de la construction du centre artisanal financé par son association Solidarité Afrique Farafina.

Après une petite halte chez ses parents à Bamako pour fêter Noël, elle et sa famille, ainsi que deux amis, ont pris la route en direction du petit village qu'elle soutient depuis plus de quatre ans. «J'avais bien dit aux habitants qu'on allait venir quelques jours avant l'inauguration du centre (ndlr: prévue fin décembre) pour voir la fin des travaux. On avait décidé de faire un petit truc simple en raison du Covid.

Ils m'ont dit: *oui, oui*. Mais quand on est arrivés... ils étaient tous là à nous attendre à l'entrée de Sikoro, raconte Mireille Keïta. En plus, on avait une heure de retard, mais les femmes ont insisté pour rester en plein soleil alors qu'il faisait 36 degrés.» D'ailleurs, il y avait tellement de monde que le convoi suisse a dû s'arrêter en amont et finir le trajet à pied. «C'était incroyable. Quand je suis sortie de la voiture, j'ai vu Alima, la fille avec qui tout a commencé, qui m'accueillait avec de l'eau. Et elle m'a dit: *merci pour la vie*, sourit-elle, tout en cachant l'émotion qui l'envahit. C'était tellement fort, tellement puissant. On ne méritait pas tout ça.» Et d'ajouter: «Ce que je répète souvent, c'est que lorsque l'on fait quelque chose par amour et sans rien attendre en retour, la magie prend tout de suite. Et en plus, on en reçoit quatre ou cinq fois plus!»

«**Quand j'ai vu le centre, je me suis dit: ouh là là, ça va être compliqué de l'inaugurer dans cinq jours...**»

Mireille Keïta, fondatrice de l'association Farafina

Les habitants ne comptaient pas s'arrêter à une haie d'honneur aux Suisses. Une fois escortés au centre du village, le maire et les villageois se sont succédé pour témoigner leur reconnaissance à l'association Farafina, chanter et danser. Et parfois, tout cela en même temps. «J'ai appris qu'ils commençaient à

bâtir le sous-bassement d'un centre de soins avec les bénéfices qu'ils ont dégagés du dispensaire et de la maternité (ndlr: précédents projets financés par l'entité nord-vaudoise), applaudit-elle. Cela montre vraiment qu'en redonnant de la dignité aux gens, ils peuvent faire des choses fantastiques!»

La Baulmérane n'était pas au bout de ses surprises. Parce qu'après avoir entendu les différents récits des habitants, ceux-ci l'ont mise au défi de prendre la parole en bamba-ra – dialecte local. «Ils croyaient quoi? Que j'avais tout oublié? C'est ma langue maternelle quand même!», rigole Mireille Keïta, en montrant des vidéos de son arrivée. Sur l'une d'elles, on la voit debout devant la communauté en plein discours, mais avec un traducteur à ses côtés! «Au bout d'un moment, ils ont vu que je me débrouillais encore, donc ils ont arrêté», poursuit-elle.

Et, ensuite, les femmes de Sikoro, visiblement joueuses, ont dévoilé la danse qu'elles avaient inventée pour l'occasion, avant de lancer une *battle* amicale. Maliens et Nord-Vaudois se sont ainsi retrouvés sur le devant de la scène pour déterminer quelle ethnie avait le plus le rythme dans la peau. «Les villageois ont bien rigolé, mais ils ont vu qu'on se défendait», avoue Mireille Keïta.

La fête de bienvenue terminée, direction le centre artisanal et la surprise finale: «Quand je l'ai vu, il n'y avait que les murs, et même pas les tôles de toit partout. Je me suis dit: *Ouh là là, ça va être compliqué de l'inaugurer dans cinq jours...*»

Mission réussie à Sikoro



SOLIDARITÉ La Baulmérane Mireille Keïta a assisté à la dernière fabrication 100% manuelle de beurre de karité à Sikoro. Désormais, les villageois profitent d'un centre artisanal pour relancer leur économie. Quel sera le prochain défi de la Nord-Vaudoise au grand cœur ?

TEXTES : CHRISTELLE MAILLARD

Cinq jours. C'est le délai qu'il restait aux habitants de Sikoro pour terminer la construction du centre artisanal avant la grande fête d'inauguration avec le maire et la télévision locale. Mais à J-5, il n'y avait que des dalles et des murs, ainsi qu'un toit inachevé. De quoi inquiéter Mireille Keïta, fondatrice de l'association Solidarité Farafina qui a financé ce projet. Mais les villageois

avaient tout prévu. Avec ses trois enfants, son mari et deux amis, la Baulmérane a pu constater que ce n'était pas du chiqué.

« Ils ont mis de côté toutes leurs activités durant trois mois pour ce chantier. Ils ont monté des groupes pour y travailler chaque jour. Je peux vous assurer qu'ils étaient très bien organisés. D'ailleurs, c'est assez fou quand on sait qu'ils ne sont pas allés à l'école, se réjouit-elle. Ils croient tellement en ce centre, c'est beau à voir. »

Ainsi, pendant que des artisans de la région venaient présenter leur savoir-faire et leur village aux Nord-Vaudois, d'autres s'activaient sur le chantier. Entre la démonstration de la fabrication du beurre de karité et celle de la conception de hangar en paille, Mireille Keïta suivait l'évolution. « C'est allé très très vite ! », commente-t-elle. Un jour pour mettre un coup de peinture, un autre pour décorer les murs avec des fresques colorées et quelques-uns pour recouvrir le sol de carrelage. Et paf, un soir tout était

prêt. Ensuite, place au nettoyage. Et comme pour beaucoup de choses en Afrique, cela s'est fait en musique. De quoi mettre une bonne ambiance avant l'inauguration officielle le 2 janvier.

De retour à Baulmes, un téléphone portable rempli d'images et des souvenirs plein la tête, Mireille Keïta montre avec beaucoup de fierté la concrétisation de ce projet. Mais impossible pour elle de recevoir quelques honneurs que ce soient. « Je n'ai rien fait, tout le mérite revient aux villageois de Sikoro », insiste-t-elle. Ce qu'elle oublie de mettre en avant, c'est qu'elle s'est battue pour récolter 20 000 francs en Suisse afin de donner corps à ce centre artisanal. Pour cela, elle a couru dans tous les sens pour monter son festival Yelen à Baulmes en plein milieu d'une pandémie mondiale. Son association a aussi convaincu la Fédération vaudoise de coopération, qui lui a remis, fin 2020, le Prix Diaspora et un chèque de 10 000 francs. « Ce n'était que pour acheter le matériel. Le



Du carrelage neuf pour le centre artisanal ? Il s'agit plutôt de bouts de catelles récupérées.



Et pour les fresques, il suffit de trouver des âmes d'artiste, comme l'un des fils de Mireille Keïta et les marionnettistes du festival Yelen.



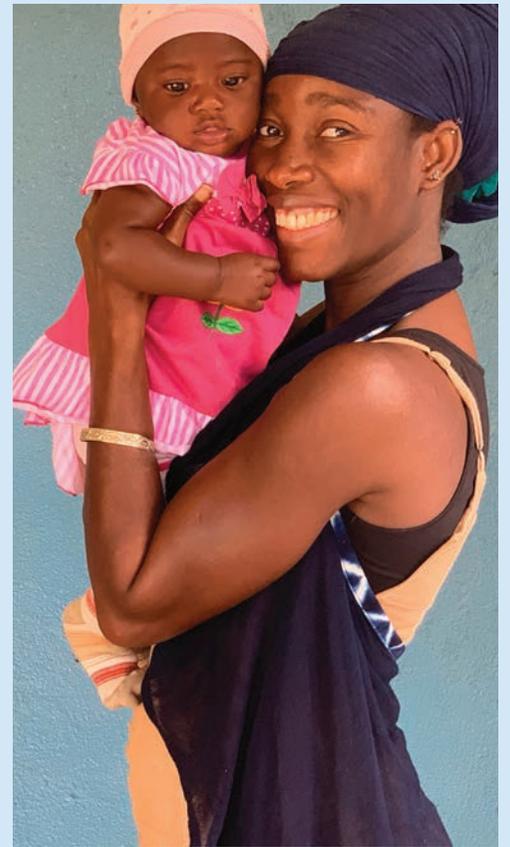
Il ne manque plus que des machines pour que le centre artisanal, financé par l'association nord-vaudoise, puisse permettre aux villageois de transformer du karité et des mangues PHOTOS: DR

terrain et la main d'œuvre viennent d'eux. C'est au moins 5000 francs. C'est grâce à eux, à leur ténacité et à leur énergie qu'on réussit tous nos projets», relève-t-elle. Et d'ajouter: «Ce sont les hommes du village qui ont construit les bâtiments et ils en sont très fiers, surtout quand il y a des gens qui s'arrêtent pour prendre des photos du village.»

La mission que s'était donnée Mireille Keïta, il y a plus de quatre ans, était d'ap-

Un boom de Mireille à Sikoro !

Depuis que Mireille Keïta a mis son nez dans le village de Sikoro, les choses ont bien changé pour les villageois. Ils ont obtenu un puits, un dispensaire et une maternité. Désormais, ils comptent aussi un centre pour fabriquer du beurre et du savon de karité, ainsi que pour le séchage de mangues. Donc quand la Baulmérane vient leur rendre visite, c'est un peu comme une star qui arrive. «Un matin, les femmes sont venues me présenter tous les bébés qui sont nés ces deux dernières années dans le village. C'était complètement fou!» s'émeut celle qui a porté des dizaines de bambins. «Au total, il y a eu plus de 70 naissances et deux incidents», se félicite-t-elle. La seule chose qu'elle regrette, c'est l'explosion du nombre de bébés qui s'appellent Mireille... «J'ai dû mettre un frein parce que je ne voulais pas que les parents fassent ça pour me remercier. Il faut qu'ils donnent le nom qui leur fait plaisir à leur enfant.» N'empêche que lorsque la grande Mireille a tenu dans ses bras la première mini Mireille, une vague d'émotion l'a submergée. «Vous ne vous imaginez pas à quel point j'ai pleuré là-bas...»



porter de la dignité aux Maliens qui vivent en Afrique, tout en bâtissant des ponts entre sa culture d'origine et celle qu'elle a épousée en déménageant à Baulmes avec sa moitié. En voyant l'aboutissement de ce projet, elle a réalisé qu'elle avait atteint son objectif. Désormais, elle va reprendre la recherche de fonds et son regard est déjà tourné vers d'autres horizons. Si le dispensaire et la maternité sont utiles pour toute la région,

il manque des puits dans les 23 autres villages entourant Sikoro. «On va essayer de faire des forages pour qu'il puisse y avoir de l'eau claire. C'est tellement important. Mais à chaque fois, ce sont 10 000 francs qu'il faut trouver», insiste la Nord-Vaudoise. Mais quand elle voit que Sikoro n'a pas eu un seul cas de dysenterie, qui peut être mortelle, l'an dernier, elle sait que ses futurs combats en valent tous les sacrifices.

LA FABRICATION DE BEURRE DE KARITÉ EN TROIS IMAGES



Après avoir fumé et trié les noix de karité, il faut les piler. La pâte de karité doit ensuite être affinée avec ce que Mireille Keïta appelle le « mixeur africain ». Puis, il faut brasser, brasser et brasser pour que la mixture devienne du beurre. En Afrique, on utilise la méthode D, très efficace mais aussi longue et fatigante. Même si chaque étape dure près d'une heure, les femmes étaient heureuses de travailler ce jour-là, parce que c'était la dernière fois qu'elles fabriquaient leur beurre de karité manuellement.

« Au départ, c'est moi qui portais Alima, maintenant c'est elle »

SIKORO L'association de Mireille Keïta est née de sa rencontre avec Alima, une fillette dont le destin semblait funeste. Aujourd'hui, la roue a tourné mais la Baulmérane n'oublie pas la véritable origine de son projet.



CHRISTELLE MAILLARD

Ce n'est pas son village, ce n'est pas sa famille, et pourtant Mireille Keïta donne tout ce qu'elle peut aux habitants de Sikoro, au Mali. Parce qu'un jour, elle est tombée sur une maman et sa fille, Alima, dont les jours étaient comptés. L'urgence était de l'aider. Et c'est de là que tout est parti pour l'association Solidarité Afrique Farafina. Mais ce que peu de gens savent, c'est que cette rencontre a réveillé une des plus profondes blessures de la Baulmérane.

Mireille Keïta, qu'avez-vous ressenti en revoyant Alima, cette fillette dont vous avez sauvé la vie ?

Je suis toujours émue. Et c'est très beau car elle m'attend toujours à l'entrée du village. C'est comme si avant de faire un pas à Sikoro, je devais d'abord aller vers elle pour qu'elle me donne de l'eau et de la cola, c'est un signe de protection, de bénédiction.

Est-elle restée à vos yeux la même enfant qu'il y a quatre ans ?

Non, elle a bien grandi cette coquine, elle est même plus grande que moi maintenant. Par contre, on voit qu'on l'a bien aidée parce que son visage est à nouveau présentable, alors que lorsque je l'ai rencontrée, elle avait une grosse tumeur sur la joue. On ne pouvait pas la regarder sans pleurer.

Comment s'est passée votre première rencontre ?

C'est la maman d'Alima qui m'a vue avec mon mari sur le champ de mon papa. Elle m'a présenté son enfant, pour voir si on pouvait lui donner de l'argent, car elle était ruinée. Elle et son mari avaient vendu tout ce qu'ils possédaient pour la sauver. Quand j'ai vu Alima, elle avait 9 ans, elle était quasi en train de mourir dans les bras de sa maman. J'ai cru que c'était un garçon, mais lorsque j'ai su que c'était une

fillette, je me suis dit : *oh non, pas encore...*

Pourquoi encore ?

En fait, il y a une autre histoire qui m'a beaucoup poursuivie. J'ai vu une petite décéder par manque d'argent pour se faire soigner. Je ne pouvais rien faire, mais je m'en suis beaucoup voulu toute ma vie.

Mais que s'est-il passé ?

Quand j'étais petite, mes parents m'offraient le coiffeur pour Pâques. Et une année, j'étais allée très tôt pour me faire faire plein de tresses, comme mes copines. J'étais assise et je voyais toute la cour du quartier se réveiller gentiment. Les mamans se levaient et préparaient le petit déjeuner traditionnel, qui est une sorte de bouillie. Il y avait plein d'enfants. Et tout d'un coup, je vois la maman se lever pour nettoyer les cuillères et, pendant ce temps, j'aperçois une petite danser à reculons et tomber dans la Calebasse. Le temps qu'on réagisse, elle s'était déjà brûlée dans la bouillie.

« Je me souviendrai toujours du cri de cette maman.

C'était affreux, tellement plein de désespoir, d'impuissance... »

Mireille Keïta, fondatrice de l'association Farafina

On sent que vous êtes encore très marquée par ce drame aujourd'hui...

Oui, je suis traumatisée parce que j'ai vu toute la scène (*dit-elle d'une voix très faible*). Car après, la maman a couru comme une folle pour emmener l'enfant à l'hôpital. Et je me souviendrai toujours de son cri, c'est pour ça que je ne supporte pas les gens qui hurlent. Je n'ai plus jamais entendu un tel cri. C'était affreux, tellement plein de désespoir, d'impuissance...

Et le soir, je n'arrivais pas à dormir, donc je suis sortie et j'ai vu la maman rentrer avec sa fille recouverte d'un drap. C'était terrible.

Ce n'était pourtant en rien de votre faute ?

Non, mais après la maman est venue demander à tout le monde de l'argent pour pouvoir soigner sa fille. Parce qu'en Afrique, si vous ne payez pas, vous n'avez pas de soins. Et nos parents avaient déjà tout dépensé pour les fêtes, donc on n'a pas pu les aider.

Vous y repensez encore à cette petite ?

Oui, d'ailleurs, je ne pense pas que les choses arrivent par hasard. Ce n'est pas pour rien que je suis tombée sur Alima.

L'association ne serait-elle pas votre rédemption ?

Peut-être. Mais à la base, c'est pour Alima qu'on a monté l'association, car je ne voulais pas juste donner l'argent, je voulais les accompagner et traverser tout ça avec eux. L'idée était que les parents aussi retrouvent leur dignité pour pouvoir se relever et avancer ensuite. Donc on a commencé avec le dispensaire, parce qu'Alima devait faire 35 km pour aller à l'hôpital. Et les jours où elle n'allait pas bien et qu'elle vomissait, le chauffeur du bus la faisait descendre... Et ce qui est merveilleux, c'est qu'on a lancé l'idée mais que ce sont les villageois qui l'ont fait avancer. Aujourd'hui c'est toute la région qui en profite parce qu'ils font des prix bas. C'est pour ça qu'ils arrivent à avoir des bénéficiaires.

Si une maman, comme celle que vous avez rencontrée, arrive en urgence sans un sou ?

Ils font des crédits. Et parfois, ils finissent même par effacer les crédits (*rires*)... Ils ont vraiment compris mon message. Je ne veux pas que des gens meurent par manque d'argent pour les soins.